

LA

RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE

JOURNAL NATIONAL HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction,
l'Administration et les Gravures,
A L'ADMINISTRATEUR DE la République illustrée
10, rue d'Algérie, Lyon.

Première année — Numéro 14

BUREAUX : à LYON, 10, rue d'Algérie;
Vente à la même adresse, le samedi matin.

ABONNEMENTS (avec prime):

Lyon	10 f. par an.
Départements	12 —
Suisse, Italie, Belgique	14 —

LES

VOLONTAIRES DE LA DÉFENSE NATIONALE

TYPES ET COSTUMES



UN GARIBALDIEN



UN OURS DE LA RÉSISTANCE (Ours de Nancy)



UN DEFENSEUR DE CHATEAUDUN

ETRENNES PATRIOTIQUES

pour 1871.

Le journal la République illustrée est actuellement et par suite des malheurs des temps, le SEUL journal illustré paraissant en France; il donne le portrait des principaux personnages qui se distinguent successivement dans la lutte épique que nous soutenons contre la Prusse.

Il publie en outre des scènes d'actualités, des types, des costumes militaires, des cartes, des plans stratégiques.

C'est, en un mot, le véritable Album de la guerre.

En ce moment où tous les esprits sont préoccupés de la solution de cette lutte gigantesque, on a certes peu le loisir de songer aux cadeaux d'étrennes.

Il en est un cependant que nous ne pouvons nous empêcher de recommander au public, c'est un abonnement d'une année au journal la République illustrée, avec la magnifique prime qu'offre l'administration à tous les abonnés nouveaux :

L'Atlas de la Défense nationale,

Cartes des départements envahis ou menacés par l'ennemi, ne comprenant pas moins de 18 cartes, dont une d'ensemble, dressées sous la direction de ADOLPHE JOANNE, et éditées par la maison HACHETTE, de Paris.



UN FRANC-TIREUR DE LA LÉGION POLONAISE

L'exécution de cet Atlas ne laisse rien à désirer. Le nom de ses éditeurs en fait foi.

Toutes les cartes sont coloriées à trois ou quatre teintes tirées sur très-beau papier, format grand in-4°.

Cette prime est envoyée franco à domicile, sur réception de la demande; c'est le cadeau le plus instructif que l'on puisse faire dans les circonstances actuelles.

Pour recevoir franco, pendant un an, le journal la République illustrée, soit 32 numéros, et immédiatement l'ATLAS DE LA DÉFENSE NATIONALE, rendu également franco à domicile, adresser la somme de DOUZE FRANCS en mandat de poste, à l'administration de la République illustrée, 10, rue d'Algérie, Lyon. L'envoi de la prime sera fait par retour du courrier.

Les abonnés actuels du Journal des Dépêches qui ne sont pas complètement servis auront droit à un abonnement et à la prime moyennant la somme de DIX FRANCS seulement en mandat de poste. Joindre à leur demande la dernière bande du journal.

Les anciens souscripteurs de l'HISTOIRE DE LA GUERRE DE PRUSSE peuvent, dès aujourd'hui, renouveler leur abonnement pour un an, et avoir droit à la prime en envoyant la somme de HUIT FRANCS en mandat de poste.

On est prié de ne pas tarder à effectuer sa demande si l'on veut jouir de la prime, le nombre de ces beaux Atlas étant nécessairement limité, et l'administration ne pouvant plus, à l'heure qu'il est, en recevoir de Paris.

L'Enseignement de l'Histoire.

L'histoire a des enseignements qu'il ne faut pas négliger. Il arrive souvent que des événements qui nous étonnent par leur foudroyante rapidité, et qui semblent nouveaux dans les annales de l'humanité, se sont produits dans d'autres temps et dans des circonstances à peu près analogues. C'est à ce point de vue que nous reproduisons les lignes suivantes, extraites de l'*Histoire de l'Empire*, de M. Thiers (tome VII, page 206); elles témoignent que les plus grandes catastrophes ont des retours soudains qui surprennent par leur éclat et leur impétuosité. Il suffit aux nations de ne pas désespérer :

« Quant aux Prussiens, si on veut avoir le secret de cette déroute inouïe, après laquelle les armées et les places se rendaient à la sommation de quelques hussards ou de quelques compagnies d'infanterie légère, on le trouvera dans la démoralisation qui suit ordinairement une présomption folle. Après avoir nié, non pas les victoires des Français, qui n'étaient pas niées, mais leur supériorité militaire, les Prussiens en furent tellement saisis à la première rencontre, qu'ils ne crurent plus la résistance possible et s'enfuirent en jetant leurs armes. Ils furent attérés. et l'Europe le fut avec eux. Elle frémit tout entière après Iéna plus encore qu'après Austerlitz; car après Austerlitz, la confiance dans l'armée prussienne restait du moins aux ennemis de la France; après Iéna, le continent entier semblait appartenir à l'armée française. Les soldats du grand Frédéric avaient été la dernière ressource de l'envie : ces soldats vaincus, il ne restait à l'envie que cette autre ressource, la seule, hélas ! qui ne lui manque jamais, de prédire les fautes d'un génie désormais irrésistible, de prétendre qu'à de tels succès aucune raison humaine ne pourrait tenir; et il est malheureusement vrai que le génie, après avoir désespéré l'envie par ses succès, se charge lui-même de la consoler par ses fautes. »

POSITION DES TROUPES ALLEMANDES DEVANT PARIS

Le *Times* a publié sur la position des armées allemandes devant Paris, l'article suivant dont l'importance, surtout venant de la rédaction de ce journal, n'échappera à personne; quoique écrit il y a quelques jours déjà, il offre encore un puissant intérêt :

« Il est certain qu'un sentiment de malaise bien prononcé s'est emparé des armées allemandes devant Paris, depuis la fin de la semaine dernière : les hommes ainsi que les officiers sont très-surpris et désappointés de la persistance des défenseurs de la capitale. Qui pouvait penser, en effet, que la ville du plaisir consentirait à souffrir les horreurs d'un bombardement ou les privations de la famine; on était persuadé que la menace seule de pareilles éventualités suffirait pour forcer le gouvernement à rendre la place. Cependant, toutes ces prévisions ont été déçues : Paris est investi depuis deux mois; jamais aucune ville n'a été aussi isolée et jamais isolement n'a dû être aussi sensible à aucune; car Paris était le centre d'un mouvement constant qui du cœur de la France rayonnait à toutes les artères. Et cependant la famine n'est point venue; à peine les habitants sont-ils privés de quelques subsistances de luxe. Et cependant le bombardement n'a pas commencé. L'ennui, pour ne pas dire plus, devrait être intolérable dans la cité assiégée, et cependant aucun symptôme de faiblesse, aucun signe de reddition prochaine. L'esprit de Paris, au contraire, semble s'élever à mesure que la situation devient plus tendue, et sa confiance dans le succès s'accroît au lieu de diminuer.

« Et pendant ce temps, que fait l'armée allemande? elle s'ennuie; elle demande à sortir de son inaction éternelle ou à retourner chez elle, pour ne pas être exposée

sans profit aux maladies qui déciment ses rangs. Elle commence à dire tout haut que le siège de Paris a été une gigantesque bévue.

« Telle était déjà la situation quand est arrivée l'alarme, je dirai presque la panique, de la semaine dernière. Cette panique était due surtout à l'ignorance dans laquelle on tient les soldats allemands des mouvements et de la force des armées françaises : ils ne savaient ce qui les menaçait, ni quelles forces pouvaient arriver sur leurs derrières; ils craignaient l'imprévu, l'inconnu qui se révélait à eux tout à coup, sous une forme menaçante. Ils se sont bientôt remis, quand ils ont vu que leurs approches n'étaient encore menacées que par quelques postes de mobiles bretons; mais cette alarme elle-même était déjà un grave symptôme.

« L'erreur même du quartier du général qui croyait, d'abord, avoir affaire, à Dreux, à l'armée d'Aurelles de Paladines, prouve, grâce au système de prudent mutisme observé aujourd'hui par le gouvernement français, les Allemands ne sont plus aussi bien renseignés sur les mouvements de leurs ennemis; ce qui jette dans leurs manœuvres une hésitation qu'ils n'avaient pas connue jusqu'à ce jour.

« Le voile dont Paladines entoure ses opérations depuis sa victoire du 9, est impénétrable, même aux yeux des espions allemands, autrefois les plus clairvoyants. On pensait d'abord que, glissant derrière Von der Thann et le grand duc de Mecklembourg, il se dirigeait vers le Nord, avec l'intention d'avancer par la vallée de la Seine sur les derrières du prince royal, pendant qu'une vigoureuse sortie serait faite vers Meudon.

« On disait aussi que Bourbaki allait se jeter dans l'ouest pour favoriser le mouvement. Ces hypothèses étaient une pure extravagance; mais leur seule conception, par les chefs de l'armée allemande, prouve évidemment qu'ils sont moins sûrs de tenir Paris qu'ils ne l'annoncent officiellement. S'il n'y avait pas des points faibles dans leur fameux cercle de fer, ils ne seraient pas aussi soucieux. Les Parisiens affirment hautement qu'ils peuvent faire une trouée par Châtillon et Villejuif, et il est certain que, sans la famine dont ils espèrent menacer la capitale, les Prussiens devraient regarder la réduction de Paris comme un problème insoluble. Les combattants français dans Paris sont en effet de près du double de l'armée assiégeante, mais le roi de Prusse compte sur l'inégalité des forces relatives des uns et des autres : il espère que la mauvaise nourriture, le froid, les privations, diminueront la force effective des défenseurs de Paris, et feront plus que compenser les capacités militaires qu'ils auraient pu acquérir depuis deux mois.

« Cependant, les Allemands, qui sont les assiégeants, se trouvent dans l'impossibilité d'entreprendre la moindre opération offensive et son contraints à se maintenir sur la défensive contre les attaques qui peuvent les assaillir d'un moment à l'autre. Leurs canons ne sont pas encore en batterie, et quand même ils parviendraient à les y mettre, ils ne pourraient ainsi tenter même à réduire la place par un bombardement. A peine pourraient-ils atteindre quelques rues des faubourgs de la partie sud-ouest.

« Trois alternatives seulement restent aux Prussiens. Attaquer un ou deux forts et chercher à les enlever d'assaut; mais la réussite est douteuse et le carnage certain. Ou bien chercher à approcher du cœur de la place à l'aide d'un système régulier de parallèles; mais cette opération demanderait un temps énorme et serait hérissée de difficultés en plein cœur d'hiver; de plus, elle exigerait encore des sacrifices d'hommes énormes. Ou bien enfin, maintenir leur ligne d'investissement pour affamer la place : c'est à ce dernier plan qu'on paraît s'être arrêté; car, enfin, que la famine arrive à Paris le 2, le 10 ou même le 31 janvier, elle devra fatalement arriver, et le seul sacrifice qu'aient à

faire les Allemands en attendant, c'est de résister aux attaques qui pourraient être dirigées contre leurs positions; aussi s'occupent-ils surtout de se fortifier autour de Paris.

« Mais, d'un autre côté, les opérations actives donnent l'avantage aux Français, dont la force numérique s'accroît chaque jour. Si les Allemands parviennent à éloigner de la capitale les armées qui cherchent à la secourir, la chute de Paris n'est qu'une question de temps; toutefois en sera-t-il ainsi?

« Quoique les fortifications de Paris aient été construites avant l'invention de l'artillerie rayée, elles ont donné déjà deux mois de vie à la ville, deux mois de répit à la France, qui a mis ce temps à profit pour réparer ses désastres. Si Paris avait capitulé à la suite du drame de Sedan, la France était perdue; mais quand même Paris viendrait aujourd'hui à être réduit, la situation du roi Guillaume serait tout autre, car il se verrait dans l'impossibilité de soumettre la France. L'expérience de ce siège a donc déjà suffi pour en démontrer aux Allemands toutes les difficultés et tous les dangers. S'ils parvenaient à entrer dans Paris, les Prussiens, après avoir pris des garanties pour le paiement des indemnités qu'ils réclament, se verraient forcés de se retirer dans les départements dont ils demandent l'annexion, laissant la France poursuivre, au centre, à l'ouest et au midi son œuvre de résurrection, et comment alors le comte de Bismark parviendrait-il à conclure le traité qui devra mettre fin à cette lutte déjà trop longue pour les deux parties?

« Quoi qu'il arrive, ce que nous pouvons affirmer, c'est que l'attitude de Paris, depuis deux mois, a complètement renversé les plans primitifs de l'ennemi, et qu'aujourd'hui elle permet même d'espérer un retour de fortune pour la nation française. »

QUATRE-VINGT-TREIZE

POÉSIE PAR AUGUSTE BARBIER

I

Un jour que de l'Etat le vaisseau séculaire,
Fatigué trop longtemps du roulis populaire,
Ouvert de toute parts, à demi démanté,
Sur une mer d'écueils, sous des cieux sans étoiles,
Au vent de la Terreur qui déchirait ses voiles,
S'en allait échouer la jeune Liberté;

Tous les rois de l'Europe, attentifs au naufrage,
Tremblèrent que la masse, en heurtant leur rivage,
Ne mit du même choc les trônes au néant;
Alors, comme forbans qui guettent une proie,
On les vit tous s'abattre, avec des cris de joie,
Sur les flancs dégarnis du colosse flottant.

Mais lui, tout mutilé des coups de la tempête,
Se dressa sur sa quille, et, relevant la tête,
Hérissa ses sabords d'un peuple de héros,
Et rallumant soudain ses foudres désarmées,
Comme un coup de canon lâcha quatorze armées,
Et l'Europe à l'instant rentra dans son repas.

II

Sombre quatre-vingt-treize, épouvantable année,
De lauriers et de sang grande ombre couronnée
Du fond des temps passés ne te relève pas!
Ne te relève pas pour contempler nos guerres,
Car nous sommes des nains à côté de nos pères,
Et tu rirais vraiment de nos maigres combats.

Oh! nous n'avons plus rien de ton antique flamme.
Plus de force au poignet, plus de vigueur dans l'âme,
Plus d'ardente amitié pour les peuples vaincus;
Et quand parfois au cœur il nous vient une haine,
Nous devenons poussifs, et nous n'avons d'haleine
Que pour trois jours au plus.

Janvier 1831.

Feuilleton de la RÉPUBLIQUE ILLUSTRÉE — N° 14.

LES PROLÉTAIRES DE LONDRES
OU
LES MARTYRS DU TRAVAIL

(Suite.)

— La seule chance qui reste donc à Votre Seigneurie est de se procurer de l'argent n'importe par quel moyen, de régler les affaires les plus pressantes et de consacrer toute son attention à l'amélioration de ses propriétés, de manière à en élever assez le revenu pour payer les intérêts des créances et y trouver encore une existence suffisante.

M. Collinson ayant ainsi mis à nu dans sa triste vérité la position pécuniaire du duc, huma une large prise de tabac.

— Oui, vous voyez les choses sous leur véritable jour, reprit Sa Grâce, et je serais sauvé si je pouvais trouver 100,000 livres sterling pour deux ans.

— Hum! une grosse somme, observa M. Collinson. Mais en quoi puis-je être bon à Votre Grâce? Vos propriétés personnelles ne présentent plus aujourd'hui de garantie, et ce serait un sacrifice inutile que d'engager celles du marquis d'Arden.

— Alors vous ne voudriez pas... c'est-à-dire... je suppose... dit le duc tout hésitant... Vous avez sans doute réfléchi à la proposition que vous m'avez faite il y a quelques mois.

— Non, Milord, fit Collinson, — ou plutôt oui, j'y ai réfléchi et je la maintiens tout entière. Mais, je vous prie, qu'à de commun cette proposition avec le désir qu'éprouve Votre Grâce d'emprunter de l'argent pour un terme de deux ans? Mon offre à moi, était toute simple : je vous proposais de placer 100,000 liv. sterling entre les mains de Votre Seigneurie, sans reçu,

sans hypothèque, sans garantie; en d'autres termes, je vous donnais, Milord, 100,000 liv. sterling à la condition de....

— Oui, oui, je connais la condition, s'écria le duc avec l'accent précipité d'un homme qui veut éviter un sujet pénible. A votre tour, laissez-moi vous proposer quelques modifications : Vous me prêterez 100,000 liv. sterling pour deux ans sur ma seule signature, et si, à l'expiration de ces deux années, je manque à vous restituer la somme intégrale, capital et intérêts, alors....

— Alors....

— Alors.... vous serez en droit d'exiger de moi l'accomplissement de l'autre condition.

— Deux ans! deux ans! répéta Collinson, savez-vous que c'est bien long, Milord, j'ai maintenant 50 ans; et il est grandement temps que....

— Allons donc, mon cher, s'écria le duc, se laissant aller à une familiarité évidemment calculée, vous êtes encore vert, et vous êtes loin de paraître l'âge que vous accusez.

— Merci du compliment, Milord, fit l'avocat avec un accent d'ironie presque imperceptible, cent mille livres sterling sont une forte somme qu'on n'expose pas ainsi de gâté de cœur, si ce n'est lorsqu'on a l'ardent désir d'arriver à un but longtemps poursuivi; puis se retournant vivement, et le regardant en face :

Soyez franc, duc (il lui rendit la monnaie de sa familiarité), dites-moi quelle chance vous avez de me rembourser au bout de deux ans, et de vous dérober ainsi à cette autre condition, qui paraît être si désagréable à Votre Seigneurie. Voyons, jouons cartes sur table et traitons les affaires en hommes d'affaires.

— Soit, répondit le gentilhomme, pouvant à peine déguiser son dégoût, je sais bien que la somme que je vous demande sera seulement suffisante pour satisfaire à mes dettes les plus criardes, en me laissant quelques 20 mille livres pour améliorer mes propriétés, je ne me fais aucune illusion sur leur

valeur, et je sais bien que ce n'est pas dans leur rapport de deux années que je trouverai de quoi me libérer envers vous; mais je ne crains pas de vous l'avouer, j'ai un autre espoir.

— Et lequel?

— J'espère, dit le duc en relevant la tête, que l'une de mes filles dans cet intervalle, deviendra l'épouse aimée et honorée de quelqu'un de mes pairs, qui pour l'honneur de l'aristocratie anglaise toute entière, n'hésitera pas à me tirer d'embarras.

— Voilà de la franchise, Milord, et j'en remercie sincèrement Votre Grâce. — Collinson ne cherchait plus à déguiser son accent ironique. — Ainsi Votre Seigneurie veut bien descendre à ne voir en moi qu'un pis-aller.

— J'essaye seulement de vous prouver que vous avez toute certitude de remboursement, fit le duc, craignant maintenant d'avoir été trop explicite; dans tous les cas placé entre ces deux alternatives, vous n'avez rien à craindre.

— Accordé, fit l'avocat; mais puisque Votre Grâce a jugé à propos de modifier mes propositions premières, il me sera bien permis à mon tour de modifier les stipulations que vous venez d'annoncer aujourd'hui. — et parlant ainsi, M. Collinson se leva de son siège et vint s'asseoir à un bureau. Il prit une feuille de papier, la plia, y fit la marge traditionnelle, et commença à rédiger les conditions qu'il plaisait à son Avocasserie d'imposer à Sa Seigneurie.

Un quart d'heure sa plume courut sur le papier, et pendant ce temps, Sa Grâce parcourait la bibliothèque d'un pas agité. Sans faire attention à cette impatience, M. Collinson continuait à écrire avec le sang-froid d'un homme qui traite une importante affaire; il s'arrêtait de temps en temps pour prendre une prise, et à chacune de ces poses, le duc frappait du pied comme si sa rage durait encore. Enfin Collinson jeta la plume et tendit à Sa Grâce le document qu'il venait de rédiger.

Ce fut en frissonnant que le duc de Belmont saisit cet acte; en frissonnant qu'il le parcourut des yeux.

LE PSAUME DU ROI GUILLAUME

Pour faire suite aux Psaumes du roi David.

Dieu du parfait amour et des vertus clémentes,
Vois! d'un cœur humble et pénitent,
Je m'approche de toi, les mains toutes fumantes
De ce sang chaud qui te plaît tant.

Instrument résigné de ta sainte colère,
Je contemple, — et j'en ai pleuré, —
Tes ennemis battus comme le grain sur l'aire.
Suis-je un fléau selon ton gré?

Qui soutiendra le choc des miens? — De vos valises
Qui sondera la profondeur,
De Thann, héros pillard, Werder, brûleur d'églises
Et Trescow, gendarme pendeur?

Des nouveaux Philistins j'ai défait la cohorte
Mais, plus avisé que Samson,
J'ai renforcé de MOÏSE, — une mâchoire forte
D'un engin Krupp de ma façon.

Ces Francs, fils de Baal, n'ont-ils pas l'impudence
De combattre en pleine clarté?
Nous, Seigneur, que tu fis serpents par la prudence
Et loups par la férocité,

Dans les ravins obscurs, sous la forêt diffuse,
Nous glissons furtifs et rampants,
Dix contre un! — nous fondons par l'éclat de la ruse
L'héroïsme du guet-apens.

J'ai rasé sous le feu les chaumières souillées,
Et j'ai fait fumer à ton nez,
Suave encens, les chairs des pauvresses grillées
Et des paysans calcinés.

Le lion renaîtrait d'une race nouvelle;
Pour supprimer le lionceau,
Sur les angles des murs j'ai broyé la cervelle
Des petits enfants au berceau.

Enfin, sanctifiant ainsi l'horrible orgie,
Dans tes enfers j'ai dépêché
Par le viol mortel mainte vierge, rougie
De son sang et de son péché.

Mes guerriers ont cerné la Babel des barbares;
De sa chute j'attends l'écho
Dès que Wagner aura composé les fanfares
Qui firent tomber Jéricho.

II

Ta justice, ô Seigneur! est comme la tortue,
Lente, mais sûre d'arriver.
La mienne a pris son temps; ma rancune tétue
Mit cinquante ans à la couvrir.

Oui, depuis Iéna, je n'ai pu sans souffrance,
Digérer le rire latin.
Digérer est le mot: s'ils sont tout cœur en France,
Chez nous on est tout intestin.

Bismarck a des conseils loyaux sur toutes choses;
Il me souffla l'avis divin
D'envoyer nos enfants, chiens couchants doux et roses,
Mendier au pays du vin.

Comment se délier de ces souples carrures?
Tout foyer leur fut indulgent.
Des chérubins ont pris l'empreinte des serrures:
A moi la cave! à moi l'argent!

O saint espionnage! ô fausse clef du traître!
O conteau sournois du poltron!
Grâce à toi, j'accomplis la parole du maître:
« J'arriverai comme un larron! »

Si j'ai, dans leurs celliers où l'Air coule à source,
Défoncé jusqu'au dernier fût,
Si jusqu'au dernier sou j'ai cueilli dans leur bourse
L'argent, vil métal s'il en fut,

Grand Dieu! c'est pour ton bien. Leur luxe était leur crime!
Car les vertus du Germain blond
Disent assez la grâce attachée au régime
De la choucroute et du houblon.

Marche à présent sans peur, ma Prusse, et t'achemine
Vas-y fleurir à l'aise, ô mystique vermine
Qui pullules et sens mauvais!

III

Impose un frein, Seigneur, à la voix qui me loue.
Fais que mon cœur soit sans détour:
Mon peuple me nomme aigle? on me flatte et j'avoue
Que je suis à peine un vautour.

Donne moi de braver le dégoût de l'histoire
Où j'entre d'un saut, tout botté;
Fi du respect humain! pour ta plus grande gloire
Son mépris n'est-il pas comploté?

Je sais qu'aux cieus, selon ta promesse formelle,
J'aurai place, ô Père infini,
Entre mon Augusta, ma pieuse femelle,
Et notre Fritz, son fruit béni.

Et pourtant, s'il te plaît de m'éprouver, ordonne!
Puisqu'avec toi j'ai fait hymen,
Pour toi je souffrirai tout... — même la couronne
D'Empereur d'Occident. Amen.

Joséphin SOULARY.

27 novembre 1870.

(Salut Public.)

LE NOYÉ

SONNET

Il est là, sur la grève étendu, ruisselant,
Les quatre pieds raidis, le corps gonflé par l'onde.
Au lieu de grognements, de son grouin immonde
Sort un essaim de mouches autour de lui volant.

L'écume de la mer, au sable se mêlant,
De son limon impur souille sa toison blonde,
Et le passant qui va le long du flot qui gronde
Le regarde et bientôt s'éloigne en reculant.

Il ressemble à ce roi, le maître des infâmes,
Dont la honte à nos fronts a fait monter des flammes,
A qui nul, aussi bas, n'ose tendre la main.

Tandis qu'à ses côtés les flatteurs de sa gloire
Bourdonnent, l'acclamant, l'appelant surhumain,
Il n'est plus qu'un cadavre échoué dans l'histoire.

NEMO.

Projet de décret pour assurer la défense nationale.

Considérant que, dans la ville de Nuits (Côte-d'Or), comptant une population de plus de 3,000 âmes, un combat acharné, entre 300 francs-tireurs et 1,200 prussiens, s'est prolongé pendant cinq heures, sans résultat;

Qu'il est de la dernière évidence que les ennemis eussent été défaits et même anéantis, si la population eût secondé les efforts des francs-tireurs, en construisant des barricades et en assaillant les prussiens, par toutes les issues de leurs demeures, avec des projectiles de toute nature;

Considérant que le service militaire est une dette, qui doit être payée à la patrie par tous ses enfants;

Que, s'il est fait quelques exceptions à cette règle, elles sont basées uniquement sur l'impossibilité matérielle; mais que le principe de l'obligation universelle de défendre la patrie n'en subsiste pas moins;

Considérant que, dès lors, la différence ne peut exister que dans la forme et l'étendue du service militaire, et qu'en face de l'ennemi les habitants doivent devenir belligérants, dans la limite de leurs forces;

Considérant que, si l'on ne peut exiger des femmes et des vieillards de tenir la campagne, parce qu'ils ne peuvent supporter les fatigues et les privations permanentes de l'armée active, ils peuvent être astreints à prêter à celle-ci, et lorsque leurs foyers sont envahis, tout le concours qu'ils peuvent fournir;

Que, dès lors, ils peuvent et doivent être déclarés belligérants pour tout le temps que dure l'invasion, et, à ce titre, soumis à la discipline militaire et aux lois militaires, en cas d'infraction aux obligations de l'état militaire;

Voulant conjurer les défaillances de la population civile et assurer des moyens de résistance efficace et indéfinie à la marche de l'ennemi,

La délégation provisoire décrète :

Art. 1^{er}.— Dans toute localité distante de moins de 100 kilomètres de l'ennemi, les habitants de tout âge et de tout sexe seront tenus de construire des barricades sous la direction de l'autorité militaire ou sur les instructions qui auront été transmises par elle aux maires, à l'avance, et de se pourvoir de pierres et cailloux, dans leur domicile, en quantité suffisante, sur tous les points indiqués.

Art. 2.— Les habitants susdits seront tenus de défendre leurs barricades et d'assaillir, avec les projectiles, tout ennemi qui se présentera à portée de leur domicile.

Art. 3.— Faute par les habitants de s'être conformés à la teneur des deux articles ci-dessus, lorsque leur localité sera rentrée au pouvoir de la République, une cour martiale sera réunie immédiatement à la diligence de l'autorité militaire.

Art. 4.— La cour ordonne la destruction, par voie d'incendie, de toutes les maisons où la défense devait avoir lieu; et l'exécution par voie de fusillade de toutes les autorités de la localité et de tous les chefs de famille devant la maison desquels l'ennemi aura passé, sans avoir été assailli de projectiles.

Serait-il vrai que les délégués envoyés dans la campagne, par la ville de Lyon, pour faire des réquisitions de vivres, à prix d'argent, auraient été mal accueillis et que même on leur aurait refusé des aliments en payant? Il faut espérer que, si le fait est vrai, il sera fait bonne justice de cette résistance factieuse.

Après l'avoir lu, il devint plus pâle qu'il ne l'avait été toute cette terrible soirée, son œil s'illumina d'un éclair et jetant le papier loin de lui :

— Non, non, s'écria-t-il... jamais, jamais!...

Le duc refusait d'accepter les conditions qui lui étaient imposées par l'avocat; celui-ci se retourna vers lui, et avec un sang-froid imperturbable :

— Dans ce cas, Milord, notre entrevue est terminée. Et se levant :

J'ai l'honneur de souhaiter bonne nuit à Votre Grâce, — ou plutôt bonjour, ajouta-t-il, en regardant la pendule.

Et il se dirigeait vers la porte.

Déjà sa main avait touché le bouton d'ivoire; — il s'apprêtait à le tourner, il allait sortir, quand soudain le duc se précipita vers lui et le saisit par le bras. Il était profondément agité.

— Arrêtez, s'écria-t-il, arrêtez; vous ne pouvez pas vous en aller ainsi; nous devons en tout cas causer plus longuement sur ce sujet.

— Soit, fit M. Collinson.

Et il retourna prendre sa place auprès du feu.

— Est-ce votre ultimatum? demanda anxieusement le duc en montrant du doigt le papier qui lui avait fait une impression si terrible.

— Oui, Milord, répondit l'autre flegmatiquement. Vous savez que je suis un homme d'affaires, et qu'en une minute je prends une résolution irrévocable. Or, cette résolution, je l'ai prise.

— Mais il est impossible que vous teniez à des conditions tellement outrageantes!...

Et la voix altérée du duc était empreinte à la fois d'angoisse, d'indignation, de douleur, de reproche.

— J'y tiens, Milord, répartit Collinson.

— Vous abusez indignement de ma position, dit le malheureux gentilhomme, qui se tordait presque les mains de déses-

poir. Vous me mettez complètement à votre merci. Vous vous faites l'arbitre du sort de mes deux filles. Oh! M. Collinson, attendez, réfléchissez, pesez bien, je vous en conjure, cette condition dernière sur laquelle seule nous ne sommes point d'accord.

— C'est tout vu, — tout considéré, — tout pesé, Milord. Il n'y a plus à y revenir.

Et il avait, en prononçant ces paroles, ce ton froid et dégagé, qu'une insulte de plus, c'est pour un interlocuteur qui n'est plus maître de soi.

— Malédiction? murmura le duc, et, comme un lion en cage, il se mit une fois de plus à parcourir sa bibliothèque de long en large à grands pas.

Tout-à-coup il s'arrêta et marcha droit à l'avocat.

— Si j'accepte, quand aurai-je l'argent?

— A l'heure de l'ouverture des banques, à neuf heures.

Et M. Collinson huma une prise avec un air de profonde indifférence, qui était loin d'être dans son cœur; car il voyait que la victoire allait lui appartenir enfin!

— Il n'y a pas pour moi d'autres moyens d'obtenir de l'argent? fit le duc, essayant de résister encore. Mais son hésitation devenait de plus en plus apparente.

— Aucun autre moyen, Milord, répliqua Collinson.

— Voulez-vous m'avancer cinquante mille liv. ster., — seulement cinquante mille, sur la garantie que je vous donnerai solidairement avec le marquis d'Arden?

— Pas un sou, Milord, pas un sou!

C'était un parti pris de la part de l'avocat; le duc comprit qu'insister davantage était complètement inutile.

— Eh bien donc! s'écria-t-il, il me faut accepter votre offre, il me faut passer par vos conditions.

Ces paroles sortaient de son gosier comme malgré lui, elles semblaient lui brûler la gorge.

Quelque empire que Collinson eût sur lui-même, sa figure rayonnait de joie.

Le grand seigneur continua :

— A neuf heures et demie, M. Collinson, je vous attends ici avec l'argent.

— Et le contrat, ajouta l'homme de loi? Au lieu de me mettre au lit en rentrant chez moi, je m'en vais le rédiger. Amènerai-je un de mes clercs comme témoin?

— Oui, oui, répondit le duc, d'une voix si faible qu'on eût dit qu'il allait s'évanouir. Il lui semblait qu'il venait de promettre de signer sa sentence de mort. Bonsoir, bonne nuit.

— Ou plutôt bonjour, Milord, dit l'avocat, répétant sa plaisanterie sur l'heure avancée.

Et il prit congé de Sa Grâce.

CHAPITRE XI.

Le lendemain du bal

A huit heures et demie du matin, le duc sortit de sa chambre à coucher; il se rendit à l'appartement de la duchesse, et frappa doucement à la porte qui lui fut immédiatement ouverte par Clémentine, la femme de chambre française. En voyant Sa Grâce, elle mit un doigt sur ses lèvres comme pour dire que la duchesse dormait et ne pouvait être dérangée. Après un moment d'hésitation, le duc l'engagea à le suivre dans l'antichambre.

Clémentine ferma donc la porte de communication donnant du boudoir dans la chambre à coucher, et suivit le duc, tout étonnée de son air mystérieux.

— Comment Sa Grâce se porte-t-elle ce matin? demanda le gentilhomme.

(A suivre.)

NOS ENNEMIS

Le prince Frédéric-Charles.

Nous donnons ici, avec le portrait, quelques détails biographiques sur ce général déjà célèbre, quoique encore jeune. Il est né le 20 mars 1828, et est le digne élève du baron de Moltke.

Fils du prince Charles, frère puîné du roi, il n'a heureusement point hérité des défauts paternels. Ce prince Charles est, par parenthèses, fort peu estimé dans la société prussienne. Malgré son goût prononcé pour les armes anciennes, et la magnifique collection qu'il possède soit au Wilhelmsplatz de Berlin, soit dans son château de Glienicke, près de Postdam, le prince Charles, grand maître de l'artillerie, est tenu le plus possible par le roi, son frère, en dehors des affaires politiques. On lui reproche des violences et des vices sur lesquels nous n'avons pas à insister.

Le prince Frédéric-Charles est d'une toute autre nature.

C'est un homme de petite taille, un peu gros, avec une figure ronde assez agréable, mais d'une expression sévère et concentrée. Son nez, court et droit, sa grosse moustache blonde, son front élevé et énergiquement modelé, lui donnent, dans son uniforme de hussard, un air troupié et un peu rébarbatif. Il a épousé la princesse Marie-Anne d'Anhalt-Dessau, dont il a trois filles. Cette princesse est l'une des plus aimables et des plus jolies femmes de Berlin. A l'opposé du reste de la cour et de son époux, dont les opinions sont très-aristocratiques, la princesse Frédéric-Charles aime surtout les artistes et particulièrement les peintres; elle possède elle-même un talent réel pour la peinture de paysage.

— Pensez-vous, demandait-elle un jour naïvement à un peintre de nos amis, que mes tableaux se vendraient pour leur seul mérite?

Le peintre sourit, et tout naturellement répondit comme les flatteurs de Georges, dans *l'Honneur et l'Argent*.

— Ne me trompez pas, dit la princesse. Nous vivons dans une époque où je pourrais fort bien, tôt ou tard, avoir besoin de gagner ma vie.

Depuis longtemps, le prince Frédéric-Charles passait pour le plus capable de tous les membres de la famille royale de Prusse. Plus énergique que le prince royal qui n'a guère pour lui que l'instruction très-solide qu'il doit à la sollicitude de sa mère, la reine Augusta, le neveu du roi avait puisé dans les leçons du baron de Moltke, les meilleurs préceptes sur l'art de la guerre.

Il ne tarda pas à les mettre en pratique pendant la guerre du Danemark, où la hardiesse de sa canonnade de Missunde, à laquelle les Prussiens durent la prise du Danemark, lui fit donner le surnom de *héros de Düppel*.

Auparavant, il s'était déjà fait connaître par une série de conférences faites aux officiers de sa division, conférences qui ont été réunies dans une brochure sous le titre de : *l'Art de combattre l'armée française*.

Cet écrit, qui battait en brèche, avec une haute impartialité, les principes de tactique jusqu'alors professés par les généraux prussiens et surtout par le roi Guillaume I^{er}, lui attira pendant quelque temps la disgrâce royale.

Le prince ne conseillait rien moins que de mettre absolument de côté, en temps de guerre, les règlements, les instructions de caserne et le souvenir même de la place d'armes.

On comprend le scandale que dut causer cette proposition hétérodoxe parmi les vieux partisans de la tactique classique, qui allaient jusqu'à soutenir sérieusement que Napoléon ne connaissait pas son métier.

Dans la guerre de Bohême, la résolution du prince Frédéric-Charles, son coup d'œil rapide, sa bravoure, le placèrent au premier rang parmi les généraux prussiens. Si c'est au général de Moltke que l'on doit l'admirable plan de campagne qui amena la jonction des deux corps d'armée

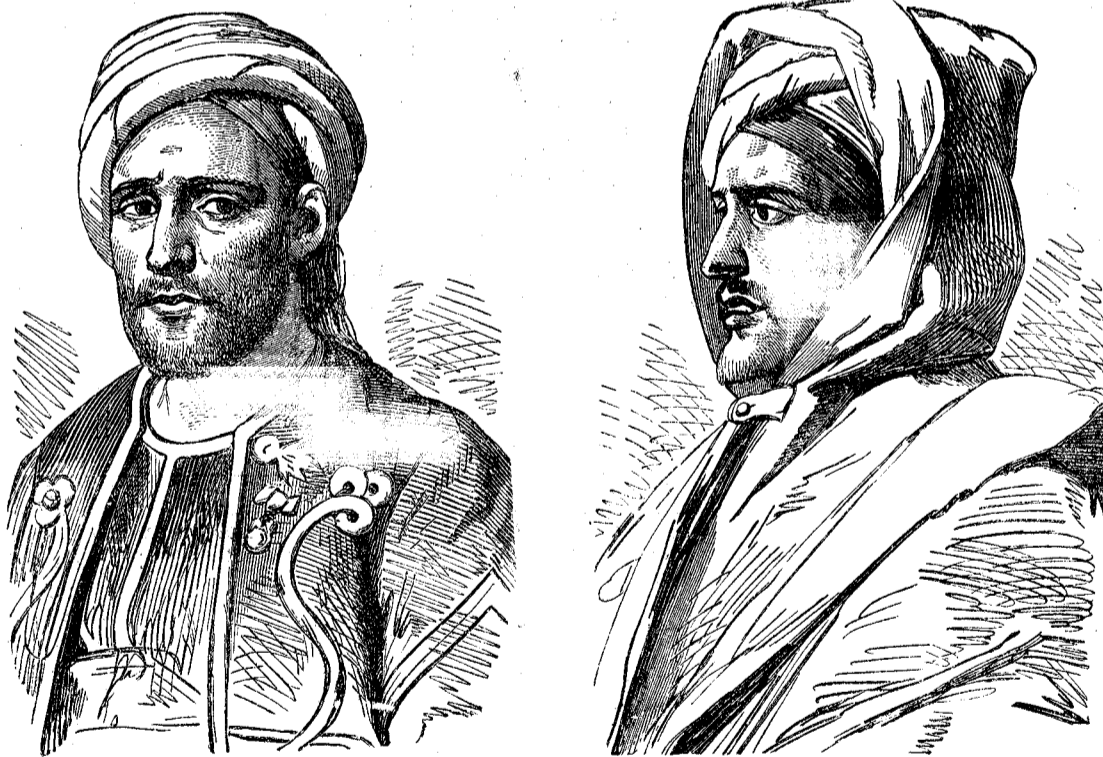
placés sous les ordres du prince royal et du prince Frédéric-Charles, c'est à l'intelligence de ces deux jeunes généraux que les historiens attribueront la victoire de Sadowa.

SIÈGE DE BELFORT

Nous avons reçu, sous pli cacheté, par voie de Genève, un journal imprimé sur une feuille *in-quarto* et qui se publie à Belfort même sous ce titre : *Le siège de Belfort*; c'est le cinquième numéro, portant la date du 15 novembre. Nous en extrayons les informations spéciales qu'il contient; voici les plus intéressantes :



LE PRINCE FRÉDÉRIC-CHARLES DE PRUSSE



TYPES DE TURCOS

« Les huit premiers jours de l'investissement, nos ennemis ont été favorisés dans leurs opérations de retranchements et l'installation dans les villages par un temps assez beau; de nos observatoires nous distinguons parfaitement tous leurs mouvements. Les nuits des 2, 3, 4, 5 et 6, la température est bien descendue au-dessous de zéro; mais, pendant le jour, le souffle piquant du vent du nord-est, le ciel clair et le soleil assez ardent annonçaient l'été de la Saint Martin.

« Les 7, 8 et 9, des brouillards ou de fortes brumes masquaient à nos yeux, malgré le secours d'instruments d'optique très-puissants, les travaux exécutés dans nos environs, mais des yeux plus rapprochés des lignes prussiennes observaient leurs moindres agissements.

« Le 10, il a plu légèrement, et, les 11 et 12, la neige, enfin, s'est mise à tomber et à couvrir, en peu d'instants, le sol tout entier. Malheureusement la terre était humide, l'atmosphère réchauffée; cette première neige a promptement disparu. Nous comptons sur un retour prochain de neige comme celle que nous avons habituellement à cette saison, le prussien, quelque habile qu'il soit, peut hisser ses lourds canons sur les hauteurs d'où il croit nous atteindre.

« Du reste, chaque jour nous n'avons rien à redouter des opérations de nos ennemis; l'impossibilité d'amener et de placer un matériel de siège d'un côté; de l'autre, la terreur que doivent leur inspirer les nombreux francs-tireurs placés dans nos montagnes, et certainement aussi l'éventualité de l'attaque d'un de nos corps d'armée, sont des raisons suffisantes pour les empêcher même d'entreprendre le siège de notre redoutable forteresse.

« Et les sorties de nos valeureuses phalanges de mobiles, dont l'Allemagne s'est moquée jusqu'à présent, montreront à nos ennemis combien sont redoutables des soldats français, soutenus par la discipline, formés par quelques exercices et inspirés surtout par l'esprit de corps et l'ardent désir de sauver la patrie.

« Nous avons vu, le 10, dans la sortie sur Essert, quelques compagnies de mobiles déployées, les unes en tirailleurs, et d'autres marchant en colonnes, appuyées seulement de deux pièces de notre artillerie de campagne, fondre sur l'ennemi avec toute l'ardeur de jeunes troupes, tenir comme des troupes aguerries, et, après avoir chassé l'ennemi, obéir à regret à la retraite sonnée par les clairons, comme le faisaient autrefois nos vieilles troupes toujours habituées à vaincre.

« L'artillerie mobile, dans cette affaire, a tiré avec une précision remarquable: deux coups entre autres (il n'en a été tiré que 8 ou 10) ont porté tellement juste, que l'un des obus est tombé sur un groupe de prussiens visés, et en a tué et blessé plusieurs; un autre a atteint une pièce d'artillerie ennemie et l'a démontée.

« Ce succès, qui n'est pas le premier, nous en promet d'autres.

« Les gardes mobiles engagés dans cette affaire, en ont rapporté cette certitude que le tir ennemi n'a pas la précision du nôtre. Les balles s'arrêtent au pied ou passent par-dessus les têtes françaises qui les attaquent.

« Un grand nombre de projectiles lancés par les batteries prussiennes n'éclatent pas, nous en avons eu la preuve à Strasbourg, et c'est ainsi encore que, dans l'engagement d'Essert, un obus est tombé à quelques pas d'un groupe de mobiles, les a couverts d'un nuage de poussière et de terre sans faire explosion; il a été rapporté avec un casque et divers objets prussiens. »

UNE VICTOIRE SUR MER

Sous ce titre, le *Journal officiel* publie l'heureuse nouvelle suivante :

Nous recevons de source certaine la nouvelle qu'à la suite d'un sanglant combat engagé dans les mers du Sud, entre la frégate française *la Vénus*, portant le pavillon du contre-amiral Dupré, et la frégate *la Hertha*, commandant la station navale prussienne dans ces parages, le navire ennemi a été coulé avec son équipage.

M^{me} J. AZUR, propriétaire.